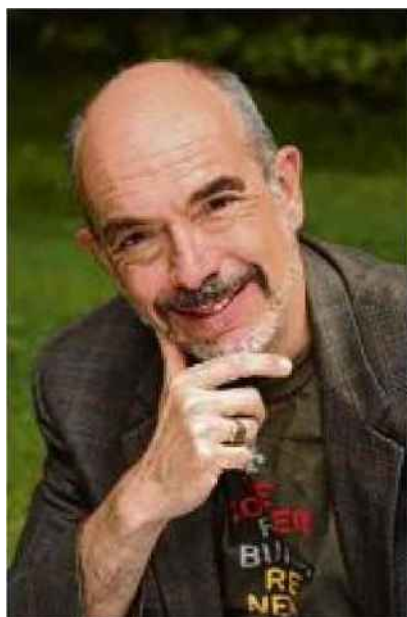


Rentrée littéraire étrangère : grand souffle d'Amérique



Wally Lamb (à gauche) « Nous sommes l'eau » (Belfond), Philipp Meyer (en haut à droite) « Le Fils » (Albin Michel) et Craig Davidson (en bas) « Cataract City » (Albin Michel). Photos Elena Sibert, Alexandra Seifert et Vincent Bourdon

Philippe Chevilley
 pchevilley@lesechos.fr

ROMANS

L'Amérique dans tous ses états : son passé, son présent et son futur ; l'épique et l'intime conjugués... Les romans venus d'outre-Atlantique dominent outrageusement la rentrée littéraire étrangère 2014, en quantité, en poids (attendez-vous à de gros pavés) – avec, en prime, la qualité. Plus largement, une bonne moitié des ouvrages traduits en français sont signés par des auteurs anglo-saxons (118 sur 203 selon « Livres Hebdo »). Parmi eux, des valeurs sûres : Thomas Pynchon (« Fonds perdus », Seuil), Chuck Palahniuk (« Damnés », Sonatine), James Salter (« Et rien d'autre », L'Olivier), Rick Bass (« Toute la terre nous possède », Bourgois), la Canadienne prix Nobel Alice Munro (« Dear Life », L'Olivier), etc. Mais aussi des découvertes ou des confirmations, qui sont nos gros coups de cœur.

Sagas familiales

Wally Lamb dans « Nous sommes l'eau » (Belfond) dresse un portrait fascinant de l'Amérique d'aujourd'hui à travers la vie tourmentée d'une famille : une mère artiste qui quitte son mari pour épouser une femme galeriste, des enfants jeunes adultes plus ou moins déconcertés et un terrible secret d'enfance refoulé... Mariage homosexuel, racisme, identité, pédophilie : ce livre « total » colle à la peau et nous ferait presque nous sentir américains.

Autre tour de force, « Le Fils » de Philipp Meyer (Albin Michel) : une histoire du Texas – autant dire des États-Unis – à travers trois voix d'une même famille de pionniers : Eli, alias le Colonel, enlevé par les Indiens à onze ans et devenu un redoutable propriétaire terrien ; son arrière-petite-fille Jeanne, magnat du pétrole et de l'immobilier ; et, entre les deux, Peter (le fils du Colonel), qui refuse les codes de l'Ouest sauvage. Hyperréaliste, lyrique parfois, plus prenant qu'un western, ce roman énorme décortique avec sagacité le mythe de la

frontière.

On dirait le Sud ? Avec Tim Gautreaux et « Nos disparus » (Le Seuil), on est servi... Le romancier de Louisiane nous invite à sillonner le Mississippi sur un bateau à aubes, dans les années 1920, avec comme guide Sam Simonneaux, dit « Lucky », tout juste revenu de la Grande Guerre. Sorte d'Hamlet plein d'états d'âme, le lieutenant de vaisseau et pianiste occasionnel va jouer les justiciers pour retrouver une petite fille enlevée par des malfrats et va incidemment être mis sur la piste de la bande qui a massacré toute sa famille lorsqu'il était bébé. Jazzy, haut en couleur, ce roman d'aventures est surtout un manifeste contre la loi du talion, un subtil plaidoyer pacifiste.

Le Canadien Craig Davidson, auteur de la nouvelle « Un goût de rouille et d'os » adaptée au cinéma par Jacques Audiard, signe pour sa part un beau roman intime et mélancolique avec « Cataract City » (Albin Michel) – l'histoire d'une amitié masculine qui transcende les années et les épreuves,

sur fond de crise économique dans la ville frontière Niagara Falls. Le propos est

fort et le style superbe.

Quant à David Vann, il délaisse l'enfer blanc de l'Alaska pour l'enfer vert d'une forêt californienne : « Goat Mountain » (Gallmeister) est une fable diabolique sur la sauvagerie des hommes. Son héros est un enfant qui lors d'une chasse au cerf tue sans aucun remords un braconnier. Entre son grand-père qui voit en lui un monstre et son père qui veut sauver ce qui lui reste d'humanité, la lutte est sans merci, tragique...

Encore deux romans américains, mais qui ne parlent pas d'Amérique : Margaret Atwood (invitée d'honneur avec Richard Ford du Festival America à Vincennes en septembre) livre une fable d'anticipation d'allure assez réjouissante : « MaddAddam » (Robert Laffont) ; tandis qu'Adam Johnson nous plonge dans l'enfer orwellien de la Corée du Nord avec « La Vie volée de Jun Do » (L'Olivier), récompensée en 2013

du prestigieux prix Pulitzer.

Côté anglais, on flirte avec le fantastique. Premier roman séduisant de Benjamin Wood, « Le Complexe d'Eden Bellwether » (Zulma) met en scène un jeune étudiant et organiste surdoué qui joue les guérisseurs avec son instrument. L'Écossais John Burnside tend ses fils mystérieux et poétiques sur une petite île du nord de l'Europe, où vivent une mère artiste et sa fille rêveuse dans « L'Été des noyés » (Métailié). Un faux thriller où se mêlent légendes et réalité.

Quittons les Anglo-Saxons pour les Latins... et le passionnant roman du Brésilien Paulo Lins (l'auteur de « La Cité de Dieu ») « Depuis que la samba est la samba » (Asphalte). Une chronique du Rio mal famé des années 1920, creuset de la révolution musicale qui marqua le triomphe de la culture métissée des Noirs du Brésil. Entre Ismael Silva et Carmen Miranda, les « malandros » et les putains, la partition de Lins est rythmée, sexy et humaniste.

Tranches de vie d'Italie

Retour en Europe, avec une immersion dans l'Italie moderne sinistrée, signée Silvia Avallone. Après « D'acier », l'auteure nous offre une nouvelle chronique sociale et sentimentale : « Marina Bellezza » (Métailié) – l'histoire d'amour agitée d'une jeune star de la télé-réalité et d'un étudiant qui choisit de devenir éleveur dans le nord-est alpin de la péninsule. Venu d'Italie aussi : le dernier court roman posthume d'Antonio Tabucchi, mort en 2012, « Pour Isabelle » (Gallimard). Plusieurs ouvrages alléchants sont signés de stars du Nord, comme « Le Livre des paraboles » du Suédois Per Olov Enquist (Actes Sud) et « Ces instants-là » de la Norvégienne Herbjorg Wassmo (Gaïa).

Pour finir (la liste n'est évidemment pas exhaustive), cap sur l'Afrique du Sud avec « Philida » d'André Brink (Actes Sud), puis sur le Japon, avec le (toujours) très attendu nouveau Haruki Murakami : « L'Incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage » (Belfond). ■